

CHRISTINE CANO

# Gide et Proust

## Lectures croisées

**L**'ON connaît l'histoire du duel de Marcel Proust avec le romancier Jean Lorrain, qui avait publié dans *Le Journal* un compte rendu désobligeant des *Plaisirs et les jours* (1896) <sup>1</sup>. La rencontre eut lieu le 6 février 1897, trois jours après la parution de l'article, au bois de Meudon ; deux coups de pistolet furent tirés en l'air et les duellistes rentrèrent sains et saufs. Une quinzaine d'années plus tard, lorsque Proust défia Jacques Copeau de *La Nouvelle Revue Française*, c'était de nouveau à propos d'une affaire littéraire (Proust étant à la recherche d'un éditeur, Copeau lui avait laissé entendre que le privilège d'être édité par la N.R.F. était réservé à ses souscripteurs). Copeau ne releva pas le gant, se contentant de lui répondre par lettre <sup>2</sup>. Toujours prêt à aller sur le terrain pour régler de telles affaires, Proust n'ignorait pas que le duel, désuet à la fin du dix-neuvième siècle, de mortel était devenu plutôt formel. Selon l'étiquette du duel au pistolet, il fallait tirer pour manquer sa cible — et c'est précisément cette étiquette qui avait gouverné la rencontre avec Lorrain au bois de Meudon.

Certes, Proust n'a jamais provoqué André Gide en duel. Mais le principe du « tirer pour manquer » fournit un heureux paradigme pour évoquer l'échange de coups et de ripostes que constituent leurs lectures réciproques

---

\* Je tiens à remercier Bruno Quéniart et Martine Benjamin de leurs judicieux conseils éditoriaux.

<sup>1</sup> Le compte rendu de Lorrain, paru dans *Le Journal* du 3 février 1897 et signé Raitif de la Bretonne [sic], dénonce *Les Plaisirs et les jours* comme un ouvrage précieux, prétentieux et sentimental. Mais c'est plutôt une référence équivoque à son amitié avec Lucien Daudet qui aurait déterminé Proust à se battre.

<sup>2</sup> Proust, *Correspondance* (Paris : Plon, 1970-93), t. XII, pp. 60-1.

au fil des années — lectures qui entraînent le plus souvent un échange de commentaires écrits. À partir de 1914 s'instaure une correspondance qui leur offre maintes occasions de se lire : parfois accompagnées de livres dédiacés, leurs lettres sont le lieu d'une réception continue faite de louanges et de critiques subtilement formulées. Si leurs lectures réciproques deviennent un des motifs dominants de leur correspondance, elles sont aussi une source de tensions et de malentendus constamment renouvelés. Du premier coup d'œil désinvolte que Gide jeta sur *Du côté de chez Swann* à sa relecture des *Plaisirs et les jours* après la mort de Proust — et du refus de celui-ci d'écrire un article sur *Les Caves du Vatican* à ses éloges excessifs et creux des *Nourritures terrestres* — Gide et Proust semblent résolus à ne faire que des lectures en porte-à-faux. La tendance se dessine non seulement dans leurs commentaires, mais aussi par leurs détours et omissions : les louanges exagérées de Proust, aussi bien que le souci obsessionnel de la grammaire et de la syntaxe chez Gide, signalent un refus mutuel de s'engager réellement dans la substance de leurs lectures réciproques. La seule exception importante à cette règle — les objections bien connues de Gide à l'égard du portrait de la « race maudite » au début de *Sodome et Gomorrhe I* — est l'occasion d'une brouille irrémédiable entre eux. Autrement dit, c'est cette joute complexe qui leur permet de poursuivre leur dialogue d'écrivains tout en évitant la rupture que celui-ci menace continuellement de produire.

Rappelons que leur premier échange de lettres, dès janvier 1914, est motivé par un acte de lecture. Gide vient de se plonger dans la lecture de *Du côté de chez Swann*, refusé deux ans plus tôt par *La Nouvelle Revue Française* — erreur dont il se dit « beaucoup responsable » — et enfin paru chez Grasset en novembre 1913. Le remords qu'il exprime de façon hyperbolique dans sa première lettre à Proust donnera le ton affectif de leur correspondance et de leurs lectures réciproques futures :

Mon cher Proust,

Depuis quelques jours, je ne quitte plus votre livre; je m'en sursature avec délices, je m'y vautre. Hélas ! pourquoi faut-il qu'il me soit si douloureux de tant l'aimer ? ... Le refus de ce livre restera la plus grave erreur de la *N.R.F.* et l'un des regrets, des remords les plus cuisants de ma vie <sup>3</sup>.

Or, dans une version antérieure et mieux connue de la même lettre, Gide

<sup>3</sup> *Correspondance*, t. XIII, pp. 51 et 53. Voir à ce sujet mon article « Mea Culpa : Gide, Proust, and the *Nouvelle Revue Française* », *Romance Quarterly*, 2003, n° 50, pp. 33-42.

détaille les circonstances de sa réception initiale du manuscrit, voulant expliquer par là le jugement hâtif qu'il avait porté :

J'ouvris [un de vos cahiers] d'une main distraite, et la malchance voulut que mon attention plongeât aussitôt dans la tasse de camomille de la page 62, puis trébuchât, page 64, sur la phrase (la seule du livre que je ne m'explique pas bien -- jusqu'à présent, car je n'attends pas pour vous écrire d'en avoir achevé la lecture) où il est parlé d'un front où des vertèbres transparaissaient <sup>4</sup>.

Ce passage explicatif et pourtant étrangement interrogatif — car Gide invite Proust à lui faire comprendre la seule phrase du livre qu'il « ne [s]'explique pas bien » — disparaît de la version définitive de la lettre, y laissant seule la mise en scène de sa deuxième lecture, la lecture corrective. Gide supprime donc de la lettre envoyée à Proust sa formulation inaugurale d'une critique qui reviendra dans presque toutes ses lectures de Proust, quitte à occuper les pages de son *Journal* longtemps après la mort de ce dernier : le reproche de mauvais style. Littéralement rebuté par la syntaxe de la phrase qu'il cite, Gide n'ira pas plus loin, comme si ce soi-disant mauvais style présentait un obstacle insurmontable à la lecture. Quoi qu'il en dise, ce sera désormais son mode de lecture habituel de l'œuvre proustienne — une fixation initiale et rédhibitoire sur des éléments de style qui lui répugnent.

Le jeu épistolaire est lancé : dans sa réponse à Gide, Proust prend congé en promettant de le lire à son tour. « Je vous remercie et vous quitte, mais pour rester avec vous, pour vous suivre toute cette soirée dans *Les*

---

<sup>4</sup> *Correspondance*, t. XIII, pp. 50-1. « [Ma tante] tendait à mes lèvres son triste front pâle et fade sur lequel, à cette heure matinale, elle n'avait pas encore arrangé ses faux cheveux, où les vertèbres transparaissaient comme les pointes d'une couronne d'épines ou les grains d'un rosaire » (*Recherche*, t. I, pp. 51-2 [éd. en 4 vol. de la Bibl. de la Pléiade]). Quelle que soit la véritable explication de cette phrase insolite qui a fait couler tant d'encre, Gide semble bien l'assimiler à une faute de sens. Selon l'explication classique de Philip Kolb (« An Enigmatic Proustian Metaphor », *Romanic Review*, 1963, n° 54, pp. 187-97), Proust avait voulu que « les vertèbres » se rapportent à la perruque et non au front de la tante Léonie, mais il avait rendu la phrase inintelligible par l'ajout tardif d'un « et » sur les épreuves (« ses faux cheveux, et où les vertèbres transparaissaient ») ; c'est la solution adoptée par la Pléiade, qui supprime la conjonction « et ». Nadine Colombel explore une tout autre possibilité dans deux articles fascinants : « Non ; la tante Léonie n'avait pas de vertèbres sur le front ! ou Proust, un mot pour un autre » (*Poésie*, 1992, n° 62, pp. 105-10) et « Les véritables vertèbres de Tante Léonie » (*Bulletin Marcel Proust*, 1994, n° 44, pp. 101-8).

*Caves du Vatican* ». Ses remarques sur les *Caves* se feront attendre deux mois ; elles arrivent enfin dans une lettre de mars 1914 où Proust se déclare « toujours le captif anxieux et ravi de vos *Caves du Vatican* » (*Correspondance*, t. XIII, p. 107). Suivent des éloges sur la structure du roman et une critique de son réalisme — éloges et critiques qui s'avèrent être une apologie défensive de son propre *art poétique*. Lorsque Proust compare la composition des *Caves du Vatican* à une rosace d'église où convergent les divers épisodes, il ajoute : « C'est à mon goût la composition la plus savante, mais je n'ai peut-être pas le droit de dire cela, puisque, ayant mis tout mon effort à composer mon livre, et ensuite à effacer les traces trop grossières de composition, les meilleurs juges n'ont vu là que du laisser-aller, de l'abandon, de la prolixité » (p. 108). Il s'agit, bien sûr, de la réception toute récente de *Du côté de chez Swann*, et surtout des reproches formulés les premiers par Paul Souday et Henri Ghéon : que Proust s'était « abandonné » dans la construction de son roman, qu'il avait refusé de choisir. L'architecture que Proust apprécie chez Gide représenterait ainsi la réalisation heureuse de ce qu'il avait lui-même tenté de faire avec *Du côté de chez Swann*. Il insinue toutefois que Gide, s'il a réussi cette architecture, l'a fait d'une manière trop évidente, laissant visibles les « traces [...] grossières de composition » que lui-même avait soigneusement effacées dans le cas de *Swann*. Ce coup minuscule est-il trop subtil pour être senti ? Proust s'efforce maintenant de rendre plus explicite la comparaison avec sa propre écriture. « Il y a certaines choses que je ne peux aimer, dans vos *Caves du Vatican*, qu'en me forçant ». Il continue en reprochant à Gide la pléthore de détails matériels qui figurent dans son récit :

Moi je ne peux pas, peut-être par fatigue, ou paresse, ou ennui, relater, quand j'écris, quelque chose qui ne m'a pas produit une impression d'enchantement poétique, ou bien où je n'ai cru saisir une vérité générale. Mes personnages n'enlèvent jamais leur cravate [...]. Mais je crois que c'est vous qui avez raison.

Il finit par qualifier ses remarques de « remerciement anticipé » pour l'exemplaire des *Caves du Vatican* que Gide devait lui envoyer et qu'il n'a pas encore reçu (Proust a plutôt recours aux extraits parus dans *La N.R.F.*). Son post-scriptum déplace la discussion vers le paratexte, geste qui deviendra familier. « Je ne sais, conclut-il, si je vous ai dit que je trouve votre préface admirable » (p. 109).

Cependant, ce n'est pas la dernière fois que Gide entendra parler des *Caves du Vatican*. Un mois plus tard, Proust lui écrit pour l'inciter à prendre courage face à l'accueil décevant de la critique. Il ajoute en guise

d'hommage suprême que la lecture des *Caves* l'a « rendu malade », expression ambiguë qu'il glose ainsi :

Je vous en prie, n'allez pas avoir ce découragement au sujet des *Caves* qui passionnent tout le monde, et m'ont, moi, *rendu malade* [...]. Il faudrait dix lettres, ou plutôt dix conversations pour vous faire comprendre le mal que m'a fait Cadio et c'est d'abord une preuve qu'il existe : « Je fais souffrir, donc je suis ».

Alors que la critique a blâmé en particulier la conclusion « ouverte » du livre, Proust assure que c'est précisément ce refus de conclure qui rend le livre si intéressant. Mais lorsque Gide, en une formule soigneusement construite, se risque à suggérer qu'un article de Proust pourrait influencer favorablement la critique, le refus de celui-ci constitue son dernier commentaire sur *Les Caves du Vatican*. Dans une lettre du 19 juin 1914, il décline ses excuses multiples.

Je n'ai pas trop de regrets d'être incapable d'écrire en ce moment un article, malgré l'honneur que ce serait pour moi de parler des *Caves* et la reconnaissance que je vous aurais de me le permettre. Mon seul appui au *Figaro*, Calmette, n'est plus. Et même de son vivant, je n'ai jamais pu, sauf une seule fois, parler d'un livre. C'était réservé à d'autres. (*Corr.*, t. XIII, p. 253).

Il s'agit évidemment de Gaston Calmette, directeur du *Figaro*, assassiné dans son bureau trois mois auparavant<sup>5</sup>. De son successeur Robert de Flers, Proust dit seulement que « son pouvoir au *Figaro* n'est pas aussi grand qu'était celui de Calmette » (p. 254). Ayant ainsi répondu indirectement à la demande que Gide avait à peine formulée, Proust finit par remarquer qu'il n'a toujours pas reçu son exemplaire des *Caves du Vatican*. Il consacre un dernier paragraphe aux extraits de *Du côté de chez Swann* qui paraîtront prochainement dans *La N.R.F.*, priant Gide enfin de le croire son admirateur et ami reconnaissant.

Malgré cette admiration et cette gratitude constamment déclarées en privé, Proust ne publiera jamais aucun commentaire de l'œuvre de Gide. (Gide, pour sa part, parlera publiquement d'un texte de Proust à deux occasions ; j'y reviendrai plus loin.) Lorsqu'en 1917 Gide lui envoie un exemplaire des *Nourritures terrestres*, Proust borne ses remarques aux pages de leur correspondance privée. La lettre où il traite des *Nourritures terrestres* s'ouvre, typiquement, par une référence à un malentendu. « Cher ami, j'ai

---

<sup>5</sup> Le 16 mars 1914. Voir à ce sujet la lettre que Proust adresse à Madame Straus le lendemain de l'assassinat, ainsi que les annotations de Philip Kolb (*Correspondance*, t. XIII, pp. 111-3).

bien reçu votre livre, mais je vois hélas que vous ne recevez pas mes lettres » (*Corr.*, t. XVI, p. 237). Ayant ainsi reproché à Gide son silence récent, Proust lui reproche sa salutation — « Mon cher Proust », jamais « cher ami ». Ainsi commence la seule lettre où Proust s'étende quelque peu sur un livre de Gide. Son commentaire des *Nourritures terrestres* tourne autour de ce qu'il appelle son « accent ».

Vous ignorerez probablement toujours la plus secrète beauté de ce livre, car vous en connaissez pleinement la substance, mais vous ne pouvez pas en entendre l'accent. Et la nouveauté [...] de ce livre [...] est avant tout dans l'accent. (*Ibid.*, p. 238).

Gide est ensuite comparé, de manière favorable, à Paul Claudel — mais par une distinction qui n'est guère un compliment : « Je ne veux pas rabaisser, écrit Proust, un écrivain que j'ai autrefois admiré. Mais qu'est-ce que c'est que les intentions artificielles de vers libre, ou je ne sais comment on appelle cela, de Claudel, à côté de cet accent des *Nourritures* ». Si Proust n'explique pas ce qu'il entend par le mot « accent » — ni en quoi consiste la nouveauté de celui-ci dans les *Nourritures* — c'est pourtant la notion d'« accent » qui lui permet de passer à côté de ce qu'il appelle tout simplement la « substance ».

Gide le lui rend bien lorsqu'il lui consacre, dans *La Nouvelle Revue Française* du 1<sup>er</sup> mai 1921, un de ses « Billets à Angèle » : « À propos de Marcel Proust ». Seule son admiration profonde pour Proust, note-t-il en début d'article, a pu le faire rompre avec son intention de ne plus parler des vivants : « Il me désolerait [...] de ne laisser en mes écrits aucune trace d'une des admirations les plus vives que j'aie jamais éprouvées pour un auteur contemporain » (p. 102 <sup>6</sup>). Est-ce pourtant un hasard si pendant tout le reste de son texte, par ailleurs si laudateur, Gide s'attache à faire l'éloge de l'art du « détail » chez Proust ? Connaissant la réception de *Du côté de chez Swann*, Gide n'ignorait sans doute pas que Proust avait été surtout blessé par le fait que son livre était perçu comme l'œuvre d'un « fouilleur de détails <sup>7</sup> ». Proust s'était publiquement défendu contre cette interpréta-

---

<sup>6</sup> Pour l'article « À propos de Marcel Proust » ainsi que pour « En relisant *Les Plaisirs et les Jours* », les numéros de page renvoient à leur réédition dans le recueil de lettres *Autour de la Recherche*.

<sup>7</sup> Selon l'expression que Proust emploie dans *Le Temps retrouvé*. « Même ceux qui furent favorables à ma perception des vérités que je voulais ensuite graver dans le temple, me félicitèrent de les avoir découvertes au “microscope”, quand je m'étais au contraire servi d'un télescope pour apercevoir des choses, très petites en

tion, expliquant à plusieurs reprises que son œuvre représentait une recherche télescopique de lois générales et non pas une recherche microscopique du détail. Le mot « détail » revient néanmoins avec une étonnante fréquence sous la plume de Gide au long de cet article. Il commence par mettre en valeur le « regard » de Proust, « infiniment plus subtil et plus attentif que le nôtre » (p. 103) : « Lorsque nous lisons Proust, nous commençons de percevoir brusquement du détail où ne nous apparaissait jusqu'alors qu'une masse » (p. 102). « Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, continue-t-il plus loin, de cette suracuité du regard intérieur, ou de l'art prestigieux qui s'empare de ce détail et ne nous l'offre que ravissant de fraîcheur et de vie » (p. 104). Or, ce mot n'est pas le seul à évoquer la réputation d'écrivain précieux que Proust fuyait depuis la publication de son premier livre, *Les Plaisirs et les jours*, paru chez Calmann-Lévy comme livre de luxe illustré en 1896. Ces mots lourds de sens, Gide semble les connaître tous. En une phrase qui rappelle le compte rendu détesté d'Henri Ghéon, qui avait parlé d'un « trésor de documents sur l'hypersensibilité moderne <sup>8</sup> », Gide affirme : « [Proust] dispose de tout un trésor d'analogies, d'équivalences, de comparaisons si précises et si exquises que parfois l'on en vient à douter lequel prête à l'autre le plus de vie » (p. 104). Et comme si ces mots chargés de préciosité ne suffisaient pas, il y ajoute, citant Louis Martin-Chauffier, un qualificatif que Proust abhorrait : *minutieux*. Proust, ayant reçu cette même « louange » de Louis de Robert en 1913, avait répondu catégoriquement à celui-ci :

Vous me parlez de mon art minutieux du détail, de l'imperceptible, etc. Ce que je fais, je l'ignore, mais je sais ce que je veux faire ; or, j'omets (sauf dans les parties que je n'aime pas) tout détail, tout fait, je ne m'attache qu'à ce qui me semble [...] déceler quelque loi générale. (*Corr.*, t. XII, pp. 230-1).

Si Gide se montre prêt à reprendre son « Billet à Angèle » le lendemain de sa parution, c'est qu'il est sous l'effet d'une nouvelle lecture. *Le Côté de Guermantes II – Sodome et Gomorrhe I* est mis en vente le 2 mai 1921 ; *Sodome et Gomorrhe I* se compose en grande partie de la longue dissertation sur l'inversion que Proust avait appelée provisoirement « La Race des Tantes ». Sa lecture provoque chez Gide l'indignation que l'on

---

effet, mais parce qu'elles étaient situées à une grande distance, et qui étaient chacune un monde. Là où je cherchais les grandes lois, on m'appelait fouilleur de détails. » (IV, p. 618.)

<sup>8</sup> « *Du côté de chez Swann* », *La Nouvelle Revue Française*, 1<sup>er</sup> janvier 1914 (pp. 139-43).

sait<sup>9</sup>. L'article qu'il vient de consacrer à Proust, destiné à coïncider avec la sortie de ce nouveau tome d'*À la recherche du temps perdu*, a été rédigé sans qu'il ait pu le lire. Sa première réponse à *Sodome et Gomorrhe I* consiste à imaginer, dans une lettre à Proust, l'article qu'il aurait écrit s'il avait pu en prendre connaissance. « Voici ce que je dirais, si je récrivais un article. Bien que se plaçant à un point de vue impartial, le point de vue du vrai naturaliste, M. Proust fait du "vice" une peinture plus stigmatisante que toutes les invectives » (*Corr.*, t. XX, pp. 239-41). Ainsi la controverse sur l'homosexualité, qui marque une pause dans le jeu de lectures croisées que j'évoque ici, a lieu dans un espace privé — Gide le souligne en prêtant à sa critique la forme d'un commentaire public simulé et uniquement destiné à Proust. Le débat se poursuit au cours de conversations personnelles dont Gide fera le fameux récit dans son *Journal*<sup>10</sup> ; enfin, ce n'est qu'au moment de la mort de Proust, dans la préface de la réédition de *Corydon*, qu'il critiquera ouvertement la conception de l'homosexualité développée dans *Sodome et Gomorrhe I*. Cette farouche opposition de principe sera finalement sublimée dans un dernier écrit qui marque un retour à la finesse de la joute : dans sa contribution à l'*Hommage à Marcel Proust* de *La N.R.F.*, paru le 1<sup>er</sup> janvier 1923, Gide passe à côté du débat en se retournant carrément vers *Les Plaisirs et les jours*.

Ayant déjà évoqué, dans « À propos de Marcel Proust », toute la luxueuse mondanité que Proust associe aux *Plaisirs et les jours*, Gide choisit maintenant ce livre oublié comme sujet de son « hommage », qu'il intitule « En relisant *Les Plaisirs et les jours* » (après avoir écarté un premier titre qui en disait plus long : « Les limites de Marcel Proust<sup>11</sup> »). Ainsi relègue-t-il au deuxième plan toute la *Recherche du temps perdu* pour se concentrer sur le seul texte que Proust ait explicitement « renié<sup>12</sup> ». Parler

---

<sup>9</sup> Cet épisode dans les relations des deux écrivains a été fréquemment commenté par la critique. Voir en particulier Frederick Harris, *Friend and Foe : Marcel Proust and André Gide*, Lanham : University Press of America, 2002, pp. 351-78, Luc Fraisse, « Gide éditeur de Proust », *Travaux de littérature*, 2002, n° 15, pp. 249-78 (pp. 268-9), et Elisabeth Ladenson, *Proust's Lesbianism*, Ithaca : Cornell University Press, 1999, pp. 39-41.

<sup>10</sup> *Journal*, t. 1, pp. 691-4. Les deux soirées passées en compagnie de Proust eurent lieu les 13 et 18 mai 1921.

<sup>11</sup> V. André Gide—Jacques Rivière, *Correspondance* (Paris : Gallimard, 1998), p. 706.

<sup>12</sup> Proust écrit au critique Paul Souday en janvier 1921 : « Surtout ne parlez jamais dans vos articles des *Plaisirs et les Jours*. Je les renie. Ils n'eussent jamais fait un



des *Plaisirs et les jours*, c'est attirer l'attention sur un ouvrage qui avait représenté pour Proust l'antithèse de la *Recherche* ; sa relecture lui suggère un lexique descriptif que Proust détestait. « Quand je relis aujourd'hui *Les Plaisirs et les jours*, commence-t-il, les qualités de ce livre délicat [...] me paraissent si éclatantes, que je m'étonne qu'on n'en ait pas été d'abord ébloui » (p. 116). Gide retrouve ici précisément l'un des termes que Proust avait demandé à Gaston Calmette d'éviter s'il devait annoncer *Du côté de chez Swann* dans *Le Figaro* : « Si vous faisiez faire un écho, avait-il écrit à Calmette en novembre 1913, je souhaiterais que les épithètes "fin" "délicat" n'y figurent pas plus que le rappel des *Plaisirs et les jours*. Ceci [*Du côté de chez Swann*] est une œuvre de force » (*Corr.*, t. XII, p. 309). Le tableau amorcé par *délicat* se complète plus loin par « les préparations *microscopiques* fournies par son prestigieux souvenir » ; les « élans *exquis* de [son] cœur » ; et le « sentiment [...] *menu* » qui devient création chez Proust (je souligne). Ainsi le choix même des *Plaisirs et les jours* véhicule toute une opposition que Proust avait bien établie de son vivant : ce livre de jeunesse sentant la délicatesse, la finesse et la mondanité devait être rejeté dans le passé pour faire place à l'*œuvre de force* dogmatique que serait *À la recherche du temps perdu*, son contraire à tous les points de vue. Si *Les Plaisirs et les jours* marquaient pour Proust une perfection de style qu'il craignait de ne plus atteindre, comme l'a justement remarqué Luc Fraisse, ce « livre facile » ne pouvait donner une idée de ce qu'il avait accompli en tant qu'écrivain<sup>13</sup>. Toute son œuvre antérieure — Proust revenait là-dessus de manière thématique — était éclipsée par ce sommet d'écriture aux assises théoriques profondes.

Comment justifier donc ce retour en arrière qui va à l'encontre des désirs de Proust ? Gide explique de prime abord que son intérêt pour *Les Plaisirs et les jours* tient à ce qu'ils offrent en germe « tout ce que nous

---

volume, si dans les loisirs des vacances dans un château, la triple amitié de M. Anatole France, Mme Lemaire, de Reynaldo Hahn, ne m'avait fait refondre tout cela ». (*Correspondance*, t. XX, pp. 46-7). Son attitude envers ce « livre de jeunesse » s'avère plus nuancée et plus variable, cependant, que cette lettre ne l'indique (voir Luc Fraisse, « La postérité des *Plaisirs et les jours* dans la mémoire de Proust à travers sa correspondance », *Travaux de littérature*, 1996, n° 9, pp. 229-52).

<sup>13</sup> « La postérité des *Plaisirs et les jours* », p. 240. Selon Fraisse, l'ambivalence de Proust à l'égard de son premier livre — dont il situe la composition de plus en plus loin dans le passé — tient aussi au fait que le recueil de fragments s'oppose totalement à l'architecture du cycle romanesque, conçue comme l'élaboration continue d'un tout unifié.

admirerons plus tard » (p. 117 <sup>14</sup>). Or, il ne s'agit pas simplement de découvrir dans cet écrit de jeunesse les linéaments du chef-d'œuvre futur ; ayant proposé quelques exemples dans ce sens, Gide va jusqu'à suggérer une certaine supériorité des *Plaisirs et les jours* — une supériorité d'ordre *éthique*, quoique Proust ait rejeté ce texte pour sa prétendue légèreté. Le retour à ce premier ouvrage lui permet de mesurer d'un coup d'œil tout le parcours de Proust écrivain et de conclure qu'À *la recherche du temps perdu* n'a pas tenu certaine promesse qui perçait dans *Les Plaisirs et les jours*. Car Gide s'étonne d'y trouver « un ordre de préoccupations que Proust, hélas, abandonnera complètement par la suite » (p. 119) : il met en évidence l'épigraphe d'une des nouvelles du recueil, « La Confession d'une jeune fille », tirée de *l'Imitation de Jésus-Christ*. « Les désirs des sens nous entraînent çà et là, mais, l'heure passée, que rapportez-vous ? des remords de conscience et de la dissipation d'esprit. » L'absence de perspective morale : voilà sans doute la critique la plus substantielle que Gide ait articulée, du moins publiquement, en tant que lecteur de Proust.

Ce même reproche, formulé autrement, se fera souvent entendre dès la parution des premiers volumes posthumes de la *Recherche* <sup>15</sup>. Mais Gide ne s'y arrête pas longuement ; sa critique morale, brièvement esquissée, cède vite la place au reproche sur le *mauvais style* — comme si toute lecture de Proust devait le ramener fatalement vers la surface rebutante des phrases. Sous prétexte qu'elle anticipe la réclusion future de Proust enfermé dans son « arche », il cite cette phrase de la dédicace des *Plaisirs et les jours* : « Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fût nuit sur la terre ». Dans une note, Gide ajoute : « Quel puriste osera reprocher à Proust son “malgré que” ? » Il faudra attendre vingt ans pour comprendre pourquoi cette phrase avait attiré son attention. Lorsqu'elle réapparaît dans son *Journal* le 1<sup>er</sup> septembre 1942, ce *malgré que*, ainsi que les deux verbes *fut et fit* —

<sup>14</sup> Ce sont notamment l'analyse des sentiments et les représentations de la vie mondaine qui y donnent le ton : « Oui, tout ce que nous admirons dans *Swann* ou dans *Guermantes* se trouve ici déjà, subtilement et comme insidieusement proposé : attente enfantine du bonsoir maternel, intermittence du souvenir, émoussement du regret, puissance évocatrice des noms de lieux, troubles de la jalousie, persuasion des paysages — et même les dîners Verdurin, le snobisme des convives, l'épaisse vanité des propos » (p. 116).

<sup>15</sup> En particulier lors de la publication d'*Albertine disparue*. Voir à ce sujet Jean Milly, « L'Accueil d'*Albertine disparue* par la critique en 1926 » (*Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust*, 1985, n° 35, pp. 326-7).

que Gide, en citant, met au passé simple — sont soulignés. « Phrase remarquable en effet, en dépit de ses trois fautes de français en sept mots <sup>16</sup>. »

Ce qui avait commencé comme un échange de commentaires soigneusement tournés et de petits coups judicieusement portés devient, après la disparition de Proust, hantise diffuse et sans fin. Au fil des années, Gide entreprendra à plusieurs reprises de relire *À la recherche du temps perdu*. Sans doute, ces relectures lui inspireront plus d'une fois une incertitude douloureuse à l'égard de la valeur de sa propre œuvre. Les pages de Proust qu'il vient de redécouvrir ne sont-elles pas « plus foisonnantes, plus débordantes, plus savoureuses » que les siennes <sup>17</sup> ? Mais malgré l'expression répétée de son admiration littéraire, l'œuvre proustienne vivra enfin dans son imaginaire par ses phrases « intolérablement mal écrites <sup>18</sup> » — postérité singulière et obsédante qui se déploie dans les pages de son *Journal* jusque dans les dernières années de sa vie. Gide note en janvier 1949, au cours de sa relecture finale : « Je relève dans Proust : “Cela ne me souciait pas davantage”. Indéfendable, je crois bien » (*Journal II*, p. 333). Ce dernier jugement laconique, petit coup sans riposte possible, résume curieusement toute une rivalité complexe et irrésolue dont les lectures croisées de ces deux contemporains portent les traces.

---

<sup>16</sup> *Journal II*, Bibl. Pléiade, 1997, pp. 828-9. Proust avait pourtant écrit : « malgré qu'elle fût close et qu'il fût nuit sur la terre » (je souligne ; l'édition des *Plaisirs et les jours* dans les *Œuvres complètes* reproduit exactement le texte de l'édition originale de 1896). Dans son *Journal*, Gide cite un tiers (le Docteur Misserey) qui lui-même avait cité la phrase de Proust dans une lettre. Est-ce Gide ou son correspondant qui attribue à Proust l'usage du passé simple ? Comment interpréter ces « trois fautes de français en sept mots » si ce n'est l'usage du passé simple au lieu de l'imparfait du subjonctif — usage dû à une fausse citation — que Gide désapprouve ? Sur l'obsession grammaticale de Gide par rapport à l'imparfait du subjonctif, voir Michael Lucey, *op. cit.*, pp. 96-98.

<sup>17</sup> C'est en janvier 1924, au moment de voir paraître en revue *Si le grain ne meurt*, que Gide se confie en ces termes à Jacques Rivière (*Correspondance Gide—Rivière*, p. 739).

<sup>18</sup> *Journal 1889-1939*, Bibl. Pléiade, 1939, p. 1322. Le 22 septembre 1938, Gide écrit : « Achevé aussi les *Jeunes Filles en Fleurs* [...] avec un incertain mélange d'admiration et d'irritation. Encore que quelques phrases (et, par endroits, très nombreuses) soient intolérablement mal écrites, Proust dit toujours exactement ce qu'il veut dire. »

